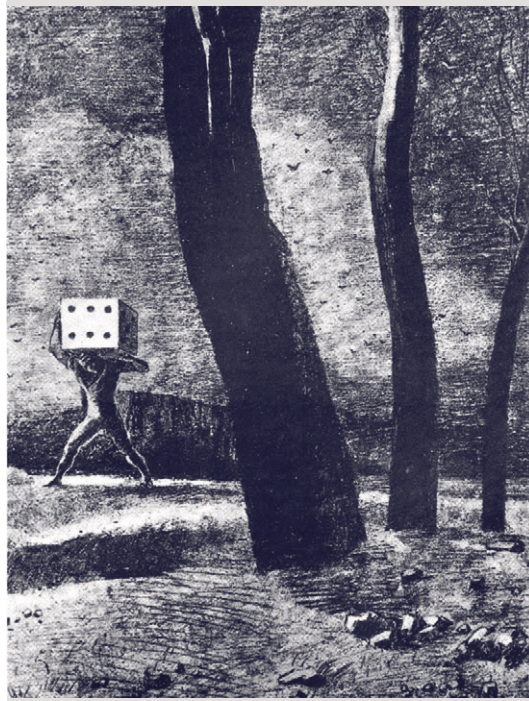
le Sanglot de la Terre

suivi de

le Concile Féérique

Jules Laforgue



Éditions l'Escalier

Jules Laforgue

LE SANGLOT DE LA TERRE

suivi de

LE CONCILE FÉÉRIQUE

1880
1886

LE SANGLOT DE LA TERRE

De la santé et un supplément d'argent,
Voilà, Seigneur, tout ce que je demande.

Heinrich Heine

COMPLAINTE DE L'ORGANISTE DE NOTRE-DAME DE NICE

Voici que les corbeaux hivernaux
ont psalmodié parmi nos cloches,
les averses d'automne sont proches,
adieu les bosquets des casinos.

Hier, elle était encor plus blême,
et son corps frissonnait tout transi,
cette église est glaciale aussi !
Ah ! Nul ici-bas que moi ne l'aime.

Moi ! Je m'entaillerai bien le cœur,
pour un sourire si triste d'elle !
Et je lui en resterai fidèle
à jamais, dans ce monde vainqueur.

Le jour qu'elle quittera ce monde,
je vais jouer un miserere
si cosmiquement désespéré
qu'il faudra bien que Dieu me réponde !

Non, je resterai seul, ici-bas,
tout à la chère morte phtisique.
Berçant mon cœur trop hypertrophique
aux éternelles fugues de Bach.

Et tous les ans, à l'anniversaire
pour nous, sans qu'on se doute de rien,
je déchaînerai ce Requiem
que j'ai fait pour la mort de la Terre !

SOIR DE CARNAVAL

Paris chahute au gaz. L'horloge comme un glas
sonne une heure. Chantez ! Dansez ! La vie est brève,
tout est vain, — et, là-haut, voyez, la lune rêve
aussi froide qu'au temps où l'homme n'était pas.

Ah ! Quel destin banal ! Tout miroite et puis passe,
nous leurrant d'infini par le Vrai, par l'Amour ;
et nous irons ainsi, jusqu'à ce qu'à son tour
la terre crève aux cieux, sans laisser nulle trace.

Où réveiller l'écho de tous ces cris, ces pleurs,
ces fanfares d'orgueil que l'histoire nous nomme,
Babylone, Memphis, Bénarès, Thèbes, Rome,
ruines où le vent sème aujourd'hui des fleurs ?

Et moi, combien de jours me reste-t-il à vivre ?
Et je me jette à terre, et je crie et frémis,
devant les siècles d'or pour jamais endormis
dans le néant sans cœur dont nul Dieu ne délivre !

Et voici que j'entends, dans la paix de la nuit,
un pas sonore, un chant mélancolique et bête
d'ouvrier ivre mort qui revient de la fête
et regagne au hasard quelque ignoble réduit.

Oh ! La vie est trop triste, incurablement triste !
Aux fêtes d'ici-bas j'ai toujours sangloté :
« vanité, vanité, tout n'est que vanité ! »
– puis je songeais : où sont les cendres du Psalmiste ?

LA CHANSON
DU PETIT HYPERTROPHIQUE

C'est d'un' maladie d'cœur
qu'est mort », m'a dit l' docteur,
tir-lan-laire !
Ma pauv' mère ;
et que j'irai là-bas,
fair' dodo z'avec elle.
J'entends mon cœur qui bat,
c'est maman qui m'appelle !

On rit d'moi dans les rues.
De mes min's incongrues
la-i-tou !
D'enfant saoul ;
ah ! Dieu ! C'est qu'à chaqu' pas
j'étouff, moi, je chancelle !
J'entends mon cœur qui bat,
c'est maman qui m'appelle !

Aussi j'vais par les champs
sangloter aux couchants,
la-ri-rette !
C'est bien bête.
Mais le soleil, j'sais pas,
m' semble un cœur qui ruisselle !
J'entends mon cœur qui bat,
c'est maman qui m'appelle !

Ah ! si la p'tite Gen'viève
voulait d'mon cœur qui s' crève,
pi-lou-i !
Ah, oui !
J'suis jaune et triste hélas !
Elle est ros », gaie et belle !
J'entends mon cœur qui bat,
c'est maman qui m'appelle !

Non, tout l' monde est méchant,
hors le cœur des couchants,
tir-lan-laire !
Et ma mère,
et j'veux aller là-bas
fair' dodo z'avec elle…
Mon cœur bat, bat, bat…
Dis, Maman, tu m'appelles ?

SPLEEN DES NUITS DE JUILLET

Les jardins de rosiers mouillés de clair de lune
font des rumeurs de soie, aux langueurs des jets d'eau
ruisselants frais sur les rondeurs vertes des dos
contournés de tritons aspergeant un Neptune.

Aux berges, sous des noirs touffus, où des citrons
voudraient être meurtris des lunaires caresses,
des Vierges dorment, se baignent, défont leurs tresses.
Ou par les prés, les corps au vent, dansent en rond.

D'autres, l'écume aux dents, vont déchirant leurs voiles,
pleurant, griffant leurs corps fiévreux, pleins de frissons,
saccageant les rosiers et mordant les gazons,
puis, rient ainsi que des folles, vers les étoiles.

Et d'autres, sur le dos, des fleurs pour oreillers,
râlent de petits cris d'épuisantes délices ;
sur leurs seins durs et chauds, leurs ventres et leurs cuisses,
effeuillent en rêvant les pétales mouillés.

Des blancheurs se cherchant s'agrafent puis s'implorent,
roulant sous les buissons ensanglantés de houx
d'où montent des sanglots aigus mourants et doux,
et des halètements irrassasiés, encore…

Ah ! Spleen des nuits d'été ! Universel soupir,
miserere des vents, couchants mortels d'automne ;
depuis l'éternité ma plainte monotone
chante le Bien-aimé qui ne veut pas venir !

Ô Bien-aimé ! II n'est plus temps, mon cœur se crève
et trop pour t'en vouloir, mais j'ai tant sangloté,
vois-tu, que seul m'est doux le spleen des nuits d'été,
des nuits longues où tout est frais, comme un grand rêve...

FARCE ÉPHÉMÈRE

Non ! Avec ses Babel, ses sanglots, ses fiertés,
l'Homme, ce pou rêveur d'un piètre mondicule,
quand on y pense bien est par trop ridicule,
et je reviens aux mots tant de fois médités.

Songez ! Depuis des flots sans fin d'éternités,
cet azur qui toujours, en tous les sens recule,
de troupeaux de soleils à tout jamais pullule,
chacun d'eux conduisant des mondes habités…

Mais non ! N'en parlons plus ! C'est vraiment trop risible !
Et j'ai montré le poing à l'azur insensible !
Qui m'avait donc grisé de tant d'espoirs menteurs ?

Éternité ! Pardon. Je le vois, notre terre
n'est, dans l'universel hosanna des splendeurs,
qu'un atome où se joue une farce éphémère.

APOTHÉOSE

En tous sens, à jamais, le silence fourmille
de grappes d'astres d'or mêlant leurs tournoiements.
On dirait des jardins sablés de diamants,
mais, chacun, morne et très solitaire, scintille.

Or, là-bas, dans ce coin inconnu, qui pétille
d'un sillon de rubis mélancoliquement,
tremblote une étincelle au doux clignotement :
patriarche éclaireur conduisant sa famille.

Sa famille : un essaim de globes lourds fleuris.
Et sur l'un, c'est la terre, un point jaune, Paris,
où, pendue, une lampe, un pauvre fou qui veille :

Dans l'ordre universel, frêle, unique merveille.
Il en est le miroir d'un jour et le connaît.
Il y rêve longtemps, puis en fait un sonnet.

ENCORE À CET ASTRE

Espèce de soleil ! Tu songes : – voyez-les,
ces pantins morphines, buveurs de lait d'ânesse
et de café ; sans trêve, en vain, je leur caresse
l'échine de mes feux, ils vont étiolés ! —

– Eh ! C'est toi, qui n'as plus que des rayons gelés !
Nous, nous, mais nous crevons de santé, de jeunesse !
C'est vrai, la Terre n'est qu'une vaste kermesse,
nos hourras de gaîté courbent au loin les blés.

Toi seul, claques des dents, car tes taches accrues
te mangent, Ô Soleil, ainsi que des verrues
un vaste citron d'or, et bientôt, blond moqueur,

après tant de couchants dans la pourpre et la gloire,
tu seras en risée aux étoiles sans cœur.
Astre jaune et grêlé, flamboyante écumoire !

SIESTE ÉTERNELLE

Le blanc soleil de juin amollit les trottoirs.
Sur mon lit, seul, prostré comme en ma sépulture
(close de rideaux blancs, œuvre d'une main pure),
je râle doucement aux extases des soirs.

Un relent énervant expire d'un mouchoir
et promène sur mes lèvres sa chevelure
et, comme un piano voisin rêve en mesure,
je tournoie au concert rythmé des encensoirs.

Tout est un songe. Oh ! Viens, corps soyeux que j'adore,
fondons-nous, et sans but, plus oublieux encore ;
et tiédis longuement ainsi mes yeux fermés.

Depuis l'éternité, croyez-le bien, Madame,
l'Archet qui sur nos nerfs pince ces tristes gammes
appelait pour ce jour nos atomes charmés.

MÉDIOCRITÉ

Dans l'infini criblé d'éternelles splendeurs,
perdu comme un atome, inconnu, solitaire,
pour quelques jours comptés, un bloc appelé Terre,
vole avec sa vermine aux vastes profondeurs.

Ses fils, blêmes, fiévreux, sous le fouet des labeurs
marchent, insoucieux de l'immense mystère,
et quand ils voient passer un des leurs qu'on enterre,
saluent, et ne sont pas hérissés de stupeurs.

La plupart vivent et meurent sans soupçonner l'histoire
du globe, sa misère en l'éternelle gloire,
sa future agonie au soleil moribond.

Vertiges d'univers, cieux à jamais en fête !
Rien, ils n'auront rien su. Combien même s'en vont
sans avoir seulement visité leur planète.

CURIOSITÉS DÉPLACÉES

Oui moi, je veux savoir ! Parlez ! Pourquoi ces choses ?
Où chercher le Témoin de tout ? Car l'univers
garde un cœur quelque part en ses métamorphoses !
– Mais nous n'avons qu'un coin des immenses déserts !

Un coin ! Et tout là-bas déroulement d'espaces
à l'infini ! Peuples de frères plus heureux !
Qui ne retrouveront pas même, un jour, nos traces
quand ils voyageront à leur tour par ces lieux !

Et j'interroge encor, fou d'angoisse et de doute !
Car il est une Énigme au moins ! J'attends ! J'attends !
Rien ! J'écoute tomber les heures goutte à goutte.
– Mais je puis mourir ! Moi ! Nul n'attendrit le temps !

Mourir ! N'être plus rien ! Rentrer dans le silence !
Avoir jugé les Cieux et s'en aller sans bruit !
Pour jamais ! Sans savoir ! Tout est donc en démence !
– Mais qui donc a tiré l'Univers de la nuit ?

TABLE DES MATIÈRES

LE SANGLOT DE LA TERRE
Complainte de l'organiste de Notre-Dame de Nice 7
Soir de carnaval 8
La chanson du petit hypertrophique 9
Spleen des nuits de juillet 11
Farce éphémère 13
Apothéose 14
Encore à cet astre 15
Sieste éternelle 16
Médiocrité 17
Curiosités déplacées 18
Marche funèbre pour la mort de la Terre 19
Fantaisie 23
Rosace en vitrail 25
Litanies de misère 27
Pour le livre d'amour 29
Hypertrophie 30
Crépuscule de dimanche d'été 31
Couchant d'hiver 32
Noël sceptique 34
Petite chapelle 35
L'impossible 36
Devant la grande rosace en vitrail de Notre-Dame 37
Sonnet pour éventail 39
Méditation grisâtre (sonnet) 40
Les têtes de mort (sonnet) 41
Éclair de gouffre 42
La première nuit (sonnet) 43
Intarissablement (sonnet) 44
La cigarette (sonnet) 45

LE CONCILE FÉERIQUE 47

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Dos carré collé.

Dépôt légal : septembre 2019